

et puissante composition, lignes imposantes, mais aussi richesse infinie de détail ; que cet air est léger et transparent, que les herbes de cette prairie sont saines et touffues ! Hommes et animaux se meuvent avec toutes les apparences de la vie dans cette perspective si exacte. Voilà une réalité bien choisie et bien rendue.

M. de Curzon nous donne trois paysages grecs, *l'Acropole d'Athènes, vue prise des bords de l'Ilyssus, l'Acropole vue prise de la route du Pirée*, et enfin une *Vue prise des bords du Céphise*. Le talent de M. de Curzon est un de ceux pour lesquels nous avons une vive prédilection. Il rappelle plus d'une fois la finesse et la netteté de Joseph Vernet ; son dessin est d'ordinaire bien arrêté, ses divers plans bien accusés, son atmosphère douce et limpide. Cependant nous avouons que les trois paysages que nous avons de lui cette année, nous semblent inférieurs à leur sujet ; ils ne transportent point notre imagination en Grèce et surtout à Athènes. Les terrains, les eaux, la perspective sont dignes de la réputation du peintre, mais ces maigres colonnes, ces pierres si mollement accentuées, si faiblement éclairées, sont-ce bien les débris du Parthénon, des Propylées, de l'Acropole ? Il est certaines villes et certains hommes dont les traits appartiennent de droit au style poétique ; si l'artiste ne ressent point un grand enthousiasme, ni un grand respect, il ne peut les voir tels qu'ils sont. De simples mesures de Rome ou d'Athènes, doivent encore dans leur noble misère, nous dire quelque chose des destinées du pays où on les a vues, autrement ce ne sont point des mesures de Rome et d'Athènes.

M. Paul Flandrin n'aurait point, à coup sûr, mérité en pareille circonstance les reproches que nous adressons à M. de Curzon. M. Flandrin est plein de l'antiquité ; c'est sa muse, son démon familier ; il fait des paysages antiques intitulés : *Environs de Montmorency, bords du Rhône près de Vienne, vergers près d'Ampuis ou de Condrieu* ; de telles dénominations et la familiarité journalière que nous avons avec ces douces campagnes françaises, nous préparent peu à rencontrer les personnages sévères, les esclaves gaulois, les colons romains que l'artiste y fait figurer invariablement. *Non erat hic locus...* Ajoutons que la nature des lieux est gracieuse, fleurie avec recherche, et qu'elle nous rappelle beaucoup mieux les aleutours d'une maison de plaisance moderne que les champs grossièrement cultivés de nos aïeux les Allobroges, ou les grands domaines dépeuplés et monotones du temps des Césars. Les *Bords du Gardon* sont, au contraire, une œuvre sérieusement antique. Ici nous sommes bien dans le monde romain, nous sentons près de nous les nobles arceaux qui conduisent les eaux de la source d'Aure dans la colonie de Nîmes, nous avons l'ardent soleil des Cévennes sur nos têtes. La grandeur des lignes, la simplicité de la composition, la beauté vigoureuse des arbres, tout est magistral et digne du style historique, dont M. Flandrin est, dans le paysage, le plus éminent adepte à notre époque.

M. Servan, avec moins d'énergie, moins de pureté dans le dessin, suit les traces de M. Flandrin avec bonheur : La femme portant une amphore sur la tête, qui se dirige vers une fontaine sourdissant au pied d'un rocher dans une verte et fraîche prairie (n° 527) est une page d'un goût exquis ; c'est une strophe d'Horace.

Avec M. Justin Ouvrié, nous allons à Naples et sur les bords du Rhin. Ces deux tableaux fins, élégants n'ont pas la couleur locale.

Nous ne retrouvons pas Naples dans cette vue du quai de Sainte-Lucie, éclairée d'une lumière trop paisible, dans ces murailles baignées par une mer bleuâtre. Ce soleil n'est point celui qui fait pousser en jets vigoureux les cactus et les palmiers sur les pentes du Vésuve. Les lames qui s'élan-